

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 30

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190494>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une velléité philanthropique me pousse à rechercher les causes de ce mal grandissant.

Il est de certains proverbes qui éclairent parfois une question avec plus d'éloquence que bien des raisonnements :

Les bonnes femmes font les bons maris.

Les bons maîtres font les bons domestiques.

Et nous voilà sur la voie de certaines vérités que peu de personnes de mon sexe auraient le courage d'avancer.

Un grief majeur que nous avons contre nos serviteurs, c'est le fait du peu d'attachement qu'ils ont pour nous, même après un long service dans notre maison, et de la facilité étonnante avec laquelle ils acceptent un autre engagement, pour peu qu'il leur offre une augmentation de salaire.

La réponse ne se trouvera-t-elle pas au fond de notre conscience : Savons-nous témoigner à nos serviteurs un peu d'attachement, à défaut de cela un peu de contentement, pour les encourager quand il y a lieu ; leur donnons-nous quelques preuves d'intérêt ou de bienveillance à l'endroit de leur famille, de leur santé, de leur petit budget, en les engageant à faire des épargnes, ou à leur en faciliter les moyens ?

Nous nous plaignons du luxe de nos jeunes servantes ! Mais d'où en part l'exemple ?... Quand nous avons cru faire acte de bienfaisance en passant à notre femme de chambre une robe défraîchie, mais encore élégante, ou un colifichet dont nous ne nous soucions plus, nous avons commis une véritable faute.

Nous leur reprochons encore, en fait de travail, de nous donner moins qu'elles n'ont promis, et de nous avoir trompé au sujet de leurs forces et de leur santé.

La part de responsabilité qui nous en revient ne serait-elle pas celle-ci : à mesure que la nouvelle arrivée s'est mise au fait de sa besogne quotidienne, et qu'elle nous a semblé l'accomplir avec aisance, nous avons ajouté à son programme maints détails qui étaient de notre ressort, nous en déchargeant sans remords pour donner ce temps à une œuvre extérieure, ou à la satisfaction de nos goûts artistiques ; puis nous nous étonnons que les gros ouvrages soient en retard ou mal faits, et que les détails laissent beaucoup à désirer.

Une triste vérité, c'est que les besoins de luxe et de confort, la recherche dans la table, semblent augmenter en raison inverse de nos ressources. Songeons-nous que nos serviteurs en subissent les premiers le contre-coup, et ne gardons-nous pas trop exclusivement notre compassion pour la fatigue de la maîtresse de maison qui, elle, a du moins le droit et le loisir de se reposer à ses heures.

Le repos ! parlons-en... Il n'est plus à démontrer que l'excellence et la quantité du travail de la semaine dépendent en majeure partie de la somme de repos prise le dimanche. Voulons-nous avoir des domestiques bien disposés au travail dès le lundi matin, sachons gêner un peu nos convenances, pour leur ménager chaque dimanche, d'abord l'heure d'un culte, puis, ne fût-ce qu'une heure de parfait congé ou de repos inviolable, dans leur chambre.

Leur chambre !... Elles sont rares les maisons où le lieu destiné au sommeil de nos domestiques présente les conditions les plus élémentaires d'hygiène ou de ventilation. La bâtisse moderne se préoccupe peu du bien-être de la domesticité, et continue à lui affecter les mansardes, Sibéries en hiver, rôtissoires en été, et qui livreront sans sécurité aucune la jeune domestique aux dangers de son isolement ou à celui du voisinage trop immédiat d'un commis de bureau ou de magasin. Nous voilà donc réduits à préconiser l'étroit enclos au fond de la cuisine, à peine dissimulé par un rideau glissant sur sa tringle, lequel sert de chambre à coucher à la servante, et laisse deviner où se fait sa toilette. L'aération déficiente de la literie dans de pareilles conditions est la cause de certaines maladies, entr'autres des affections anémiques si répandues maintenant.

Tous ces faits, y compris la frénésie d'expatriation de nos domestiques déjà un peu stylées, n'expliquent-ils pas souvent la difficulté que nous éprouvons à retrouver le type d'autrefois, la servante d'il y a trente ans, qui, entrée au service de la jeune maîtresse qu'elle avait vu naître, puis se marier, mettait sa joie à soigner enfants, maison, jardin, basse-cour. Elle faisait partie de la famille, celle-là, partageait ses joies et ses peines, en était le bon génie. Aussi, lorsqu'elle était devenue âgée et infirme, était-elle soignée avec dévouement par ceux au bonheur desquels elle avait tant contribué.

N'avons-nous vraiment rien à faire et rien à réformer pour essayer de retrouver la Suzette des livres de M^{me} de Pressensé ?

Le 17 juillet 1888. Sophie TROTTEVILLE.

Il y a beaucoup de bon, beaucoup de vrai dans l'article qui précède, mais nous serions fort étonnés s'il ne provoquait pas quelque réplique de la part de l'une ou de l'autre de nos lectrices. (Réd.)

Voici quelques détails excessivement curieux et intéressants, sur le mouvement de la population aux Etats-Unis :

Le premier recensement dans les Etats de l'Union américaine date de 1790. On comptait alors dans ces pays, à peine émancipés, 390,827 habitants. Dix ans plus tard, la population dépassait le chiffre de 5 millions ; en 1820, elle atteignait 10 millions. Cet accroissement continu devait s'accroître désormais. En 1830, on comptait 12,866,020 habitants ; en 1840, le chiffre de 17 millions est dépassé ; en 1850, on atteint 23 millions ; en 1860, 31 millions ; en 1870, 38 ; enfin, en 1880, le recensement a donné un total de 50,155,783 individus, se décomposant, d'une façon plus précise, en 25,518,820 hommes et 24,636,933 femmes. En trente ans, les Etats-Unis ont doublé leur population. Quels résultats donnera le recensement de 1890 ?

Pour abriter cette population si rapidement augmentée, des agglomérations nouvelles ont dû se créer, et les anciennes villes ont dû prendre une extension considérable.

La population de New-York est de plus de 2 millions et demi d'habitants, si l'on tient compte de la population des faubourgs, qui sont de vraies villes. Philadelphie, à l'heure présente, doit compter un million d'habitants ; Saint-Louis, Boston et Baltimore près de 500,000 ; Cincinnati plus de 300,000 ; Washington, plus de 250,000 !

L'accroissement de certaines villes du centre et de l'ouest est presque fantastique. En 1829, Chicago comptait 30 habitants ; en 1863, 150,000 ; en 1882, 502,000. Le recensement de 1890 nous la montrera, sans aucun doute, très voisine du million. Millwankee, du Wisconsin, dont le premier habitant blanc fut un Français, Salomon Juneau, n'était, en 1835, qu'une pauvre bourgade de 275 habitants. En 1850, elle en comptait 19,873 ; en 1860, 45,286. Aujourd'hui, devenue grande ville d'industrie et de commerce, elle en compte plus de 140,000. Elle est peuplée surtout d'Allemands, qui ont organisé là-bas des écoles, des gymnases, une Université florissante, et qui ont surnommé Millwankee « l'Athènes allemande de l'Amérique. » — Pittsburg n'était qu'un petit village en 1816, lorsque Fulton lança le premier bateau à vapeur sur l'Ohio. Il comporte aujourd'hui, avec le faubourg d'Allegheny, plus de 200,000 habitants, presque tous employés dans de grandes usines métallurgiques.

Saint-Paul, capitale du Minnesota, avait 10,000 habitants en 1860 ; aujourd'hui, cette ville en compte près de 170,000. — Les larges rues de Saint-Paul présentent un curieux spectacle les jours de marché. On y rencontre les nationalités les plus diverses. Outre le Saxon, le Danois et le Normand, les Anglais, les Ecossais y figurent au premier rang. Dans tous les métiers on trouve des Allemands industriels, économes et dont les affaires prospèrent. Les Hollandais font de bons jardiniers ; les fermiers se recrutent surtout parmi les Norvégiens. Le Chinois, de même que le nègre, se place dans les maisons, où il rend d'excellents services. Des Indiens des deux sexes, les uns vêtus de couvertures et chaussés de mocassins, les autres portant des costumes moitié civilisés, moitié sauvages, vendent, suivant la saison, des peaux, du gibier, de la volaille ou des œufs. Voilà l'image d'une grande ville de commerce. Or, à 15 minutes de tramway de St-Paul, on trouve Mimsopolis, aussi peuplée que sa voisine.

La Grande-Chartreuse.

(Fin)

Les femmes ne sont point admises à visiter le couvent ; une petite maison tenue par des religieuses est chargée de leur offrir l'hospitalité.

Après la visite du couvent, un guide conduit le touriste au Grand Som.

Le Grand Som, qui domine le couvent, a 2,033 mètres de hauteur ; de cet observatoire, par un jour calme, la vue est splendide. On aperçoit d'abord, à plus de 1,000 mètres au-dessous, comme au fond d'un abîme, le couvent qui a l'air d'un château moyen-âge. Au loin, on voit le Rhône ; au delà, les montagnes du Forez et de l'Ar-dèche ; à l'est toute la chaîne des Alpes depuis l'Obion, le Pelvoux, le Saint-Bernard, le Mont-Blanc ; au nord le Mont-du-Chat, Chambéry, le lac du Bourget, la vallée du Rhône et les montagnes du Jura.

Il s'agit de partir maintenant, de retourner à Grenoble. Nous avons pris par Saint-Laurent-du-Pont en venant ; nous prendrons la route du Sappey, c'est la plus pittoresque ; elle est longue, déserte, fatigante, mais qu'importe ? on ne voyage pas pour se reposer.

La veille, nous avons commandé les mules, et le matin à six heures, nous entendons résonner des grelots ; c'est le moment.

Frère Gérélysme nous fait servir à la hâte une petite collation composée de laitage et de fruits, avec l'inévitable verre de chartreuse ; nous enfourchons les montures, et fouette, muletier ! nous voilà partis.

D'abord on longe les murs du couvent, qui disparaît derrière les grands sapins. Adieu, asile de paix, adieu,

sainte demeure, quand nous reverrons-nous ? Puisseons-nous goûter dans le monde la tranquillité que nous avons entrevue un instant derrière votre enceinte !

Une demi-heure après on rencontre le village de la Corrière, et puis c'est fini, nous allons marcher pendant cinq heures sans rencontrer une habitation ; si, pourtant, vers onze heures, au moment du déjeuner, une cabane de bergers, qui se rencontre là comme par hasard, s'offre à nos regards enchantés.

Les mules marchent d'un pas lent, égal, mesuré, sans prendre garde aux précipices qu'elles côtoient d'un pied ferme, assuré. Nous revoyons de hautes montagnes, une nature splendide, grandiose, imposante, où l'âme émue s'élève vers le Créateur ; mais la fatigue de rester à califourchon, ballotté pendant quatre heures, nous fait désirer un peu de repos, et c'est avec joie que nous voyons enfin la cabane annoncée par les muletiers.

Naturellement, il n'y a rien à manger ; c'est une petite surprise qui cause un moment d'anxiété : songez donc, au milieu d'un désert, on n'était pas prévenu, tant de monde ! (car il y a bien toujours une douzaine de touristes).

Heureusement, on trouve des œufs, du lard, du fromage, du lait, du vin et du café ; ce n'est pas trop mal. Chacun se met à l'ouvrage ; l'un bat les œufs, l'autre fait revenir le lard, un troisième prépare le café, et voilà un repas succulent trouvé dans un réduit où un quart d'heure auparavant il n'y avait rien à se mettre sous la dent.

Suffisamment lestés, nous nous remettons en route un peu plus alertes.

Encore quelques montées, encore quelques descentes, et nous apercevons une rivière qui coule à nos pieds : c'est l'Isère ; nous arrivons bientôt à Grenoble, nous traversons la ville en caravane, nous nous arrêtons sur une petite place, nous quittons nos montures, et tout le monde se sépare en promettant bien de revenir un jour ou l'autre à la Grande-Chartreuse.

Oscar MICHON.

Coupez la queue du chat.

Tel est le titre d'une réclame charmante, lancée dans les journaux, en ces termes, par un imprimeur de New-York :

« A notre époque de « *presse*, » il n'est pas surprenant de voir des gens s'ingénier à épargner le temps.

Un important industriel de New-York, qui estime son temps à tant la seconde, possède un chat maltais dans son bureau et qu'il aime beaucoup. Un jour qu'il ouvrait la porte pour permettre à son chat de sortir, il fut frappé de ce qu'il était obligé de perdre la moitié du temps pour laisser passer la queue du chat ; il se mit alors à faire un calcul qui lui donna les résultats suivants : il ouvrait la porte au moins dix fois par jour, soit pour faire sortir ou rentrer le chat, cela lui prenait une minute chaque fois et cela pendant trois cents jours ouvriers, il trouva donc qu'il était resté avec le bouton de porte à la main pendant cinquante heures par an, soit *cinq grands jours de travail !* et rien qui l'indemnise !

Il ordonna immédiatement à son garçon de couper la queue de son chat, et désormais il put ouvrir et refermer la porte en un clin d'œil, sans risquer de blesser le chat et sans perte de temps appréciable pour lui-même.

Cela n'est qu'un exemple. Encore un autre cas de la sagesse de cet homme : quand il a des imprimés